

## Les voyages des sophistes : athénotropisme ou athénocentrisme ?



Les sophistes sont de perpétuels voyageurs. Voilà ce dont chacun convient sans peine, tant leurs origines sont diverses et nombreuses les cités qu'ils visitent : c'est dans leurs voyages qu'ils puisent ce « sens aigu du relativisme » qui, partagé par tous, les affranchirait, selon certains commentateurs, du cadre contraignant de la cité<sup>1</sup>. Mais il surgit ici un paradoxe : sans cesse en chemin, ils ne semblent pratiquer leur art que dans l'Athènes démocratique de Périclès. Hommes itinérants, leur parole ne pourrait se déployer qu'à l'abri des Longs Murs, là où l'exercice du pouvoir exige la maîtrise des plus fins discours.

Ce faisant, la critique jette le voile sur le reste des cités qui les accueillent, sur celles, aussi, dont ils sont originaires : jamais Gorgias ne semble avoir habité Léontinoi, il en vient toujours. Comme lui Protagoras d'Abdère, Hippias d'Élis, Prodicos de Céos. La plus nuancée des opinions conduit ainsi J. de Romilly à écrire que « la vogue des sophistes n'exista que grâce à un catalyseur, que seule pouvait fournir l'Athènes de Périclès »<sup>2</sup>. W. C. K. Guthrie se fait plus radical quand il affirme :

Léontinum, Céos ou Élis fournissaient un cadre qui n'était pas adapté au développement de leur talent. À Athènes, le centre de la culture hellénique au sommet de sa célébrité et de sa puissance, "le quartier général même de la sagesse grecque", comme le nomme l'Hippias de Platon (*Protagoras*, 337 d), ils pouvaient s'épanouir; mais là ils n'avaient aucune chance de devenir des personnalités politiques; aussi employèrent-ils leurs talents à l'enseignement.<sup>3</sup>

L'enseignement des sophistes apparaît ici comme une conséquence hasardeuse des circonstances sociales et politiques : trop à l'étroit dans des cités d'importance mineure, ils convergeraient tous vers l'Attique. W. C. K. Guthrie raisonne dans l'absolu; sa logique est impérieuse, mais elle confine

1. G. Romeyer-Dherbey, *Les Sophistes*, Paris, 1985, p. 4-5.

2. J. de Romilly, *Les Grands Sophistes de l'Athènes de Périclès*, Paris 1988, p. 36.

3. W. C. K. Guthrie, *Les Sophistes*, trad. fr. J.-P. Cottureau, Paris, 1988, p. 48.

au syllogisme : elle brutalise l'histoire. Son analyse s'affranchit d'ailleurs de l'étude des sources, car les pérégrinations des sophistes, cause - selon lui - d'impéritie politique, lui apparaissent comme «un fait trop évident pour qu'il soit besoin d'en parler»<sup>4</sup>. Cette "évidence" est à ce point partagée, que J. de Romilly n'étudie dans son ouvrage que «les grands sophistes dans l'Athènes de Périclès». Et, en évoquant les principaux faits de la vie de Protagoras, J. S. Morisson envisage l'influence de l'Abdéritain sur la seule vie publique des Athéniens<sup>5</sup>. Selon G. B. Kerferd, enfin, «sans l'existence d'Athènes, il est probable que ce mouvement n'eût jamais vu le jour», les sophistes répondant à un besoin social et politique, celui d'une cité qui, depuis Solon, élargit sans cesse l'accès du pouvoir au plus grand nombre, mais qui confie les magistratures aux individus «les plus compétents pour les assumer»<sup>6</sup>. Leurs activités auraient alors pour seul intérêt d'éduquer une élite démocratique : «ils enseignent à parler, à raisonner, à juger, comme le citoyen devra le faire toute sa vie»<sup>7</sup>.

En somme aucun commentateur n'a jugé pertinent d'ôter son regard du prisme athénien et d'analyser, pour eux mêmes, les déplacements des sophistes. La pauvreté des informations reste criante et chacun est, bien souvent, contraint de s'appuyer sur des témoignages de deuxième ou de troisième main<sup>8</sup>. Mais la confrontation des sources les plus récentes avec des auteurs du V<sup>e</sup> et du IV<sup>e</sup> siècles av. J.-C. permet, à notre sens, de renouveler les perspectives d'étude<sup>9</sup>.

## • Loin d'Athènes

Parmi les plus itinérants, sans doute Gorgias est-il celui qui doit le moins son succès à Athènes. Certes, le discours qu'il y tient en 427, à l'occasion d'une ambassade, attire sur lui une très large admiration. Mais, au début du III<sup>e</sup> siècle apr. J.-C., Philostrate (*Vie des sophistes*, I, IX, 3) précise qu'il est, à cette date, « déjà vieillissant » (ἤδη γηρόσκων). Si l'on en croit ce qu'écrit Diodore de Sicile au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. (XII, 53, 3), il ne peut s'agir que d'une première visite, puisque c'est à cette occasion qu'on découvre

4. *Ibid.*, p. 49.

5. J. S. Morisson, "The Place of Protagoras in Athenian Public Life (460-415 B.C.)", *CQ*, 1941, p. 1-16.

6. G. B. Kerferd, *Le Mouvement sophistique*, trad. fr. D. Bigou et A. Tordesillas, Paris, 1999, p. 58.

7. J. de Romilly, *op. cit.*, p. 52.

8. Quintilien, déjà, fait le constat de ce même problème à propos de Gorgias : «Beaucoup lui succédèrent; mais le plus illustre des disciples de Gorgias fut Isocrate. Bien que les sources donnent des renseignements contradictoires sur son maître, nous faisons confiance à Aristote» (*Institution oratoire*, III, I, 13).

9. Voir sur ce point M.-P. Noël, «Lectures, relectures et mélectures des sophistes», *Noesis*, II, 1998, p. 19-36.

dans la cité ses techniques oratoires : « grâce à l'étonnante nouveauté de son élocution (τῷ ξενίζοντι τῆς λέξεως) il frappa de stupéfaction les Athéniens, qu'un heureux naturel portait pourtant à l'érudition littéraire ». Or Porphyre, au III<sup>e</sup> siècle apr. J.-C., place son ἀκμή dans la quatre-vingtième olympiade, entre 460 et 457<sup>10</sup>. Serait-ce à dire que Gorgias aurait attendu soixante-dix ans avant de connaître la renommée ?

Faire de Gorgias un auteur dont l'épanouissement littéraire dépendrait de l'univers démocratique athénien est, vraisemblablement, un jugement tardif. De fait, au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., l'opinion est plus nuancée : selon Isocrate (*Sur l'Échange*, 155), Gorgias passe une première partie de sa vie en Thessalie, lieu où commence sa « lucrative carrière »<sup>11</sup>. Platon se fait plus précis, quand, dans le *Ménon*, il associe le sophiste aux Aleuades de Larissa, maîtres avec les Scopades d'une région marquée par la survivance de son système féodal<sup>12</sup>. Son influence sur les aristocrates thessaliens semble à ce point ancienne que Socrate mentionne l'habileté rhétorique qu'ils ont acquise de son commerce : « il vous a en outre donné l'habitude (ἔθος) de répondre sans crainte mais avec grandiloquence à quiconque vous interroge » (*Ménon*, 70 b)<sup>13</sup>.

Le ton de Socrate se fait acerbe quand il stigmatise chez les Thessaliens la prétention de Gorgias au savoir universel. Mais l'emploi du terme ἔθος montre que, peu après 415, l'association du Léontin et des Aleuades est ancrée dans une longue histoire commune. L'expression ne laisse aucun doute sur les activités qu'il y mène : auprès des Thessaliens, Gorgias est un maître de parole. Elle permet même de supposer que le sophiste s'adonne là-bas à des discours improvisés, comme il le fera à Athènes par la suite<sup>14</sup>. Sa popularité est d'autant plus remarquable qu'elle résiste au temps : à la fin du siècle, il séjourne à nouveau dans la région ; c'est l'époque où le jeune Isocrate devient son disciple, ainsi qu'Aristippe et Ménon, tous deux attachés aux Aleuades. Le renversement des aristocrates par Lycophron<sup>15</sup>, le tyran de Phères, en 404, semble n'avoir aucune conséquence sur le rayonnement du sophiste, qui demeure en Thessalie jusqu'à sa mort et qui fréquente la cour de Jason<sup>16</sup>.

10. Souda, s. u. « Gorgias ».

11. Voir également Platon, *Ménon*, 95 c et Cicéron, *Orateur*, LII, 176.

12. B. Helly, *L'État thessalien, Aleuas le Roux, les tétrades et les tagoi*, Lyon, 1995.

13. Philostrate le confirme, quand il écrit (*Lettres*, 73) : « les admirateurs de Gorgias étaient illustres et nombreux : d'abord les Grecs de Thessalie, chez qui l'expression "parler en public" prit pour synonyme "gorgianiser" ».

14. Philostrate, *Vie des Sophistes*, I, 1, 3.

15. Il s'agit précisément du 3 septembre 404, le jour, selon Xénophon (*Helléniques*, II, 3, 4), d'une éclipse solaire, peu après la chute d'Athènes : « vers la même époque, au moment d'une éclipse du soleil, Lycophron de Phères voulant soumettre toute la Thessalie vainquit lors d'une bataille ceux des Thessaliens qui s'opposaient à lui, et en particulier les Larissiens, et il en fit périr beaucoup ».

16. Pausanias, *Itinéraire*, VI, 17, 9. Jason succède à Lycophron vers 380.

Peu importe le cercle où il déploie ses œuvres : auprès des Aleuades de Larissa comme auprès de Jason de Phères, Gorgias ne varie pas d'activité : il prononce ses discours<sup>17</sup>, perpétue la philosophie d'Empédocle et enseigne l'art oratoire. Ses activités ne dépendent donc pas d'un régime politique en particulier : admiré par les oligarques, il reste loué par les tyrans. Certes, Jason, qui réalise autour de lui l'unité du pays grâce à la constitution d'une armée fédérale<sup>18</sup>, poursuit des visées panhelléniques similaires à celles que Gorgias aurait appelées de ses vœux lors de son discours à Olympie<sup>19</sup>. Mais il semble que ces longues stations du sophiste répondent plutôt à une tradition immuable, celle qui faisait des poètes les hôtes des grandes familles thessaliennes, comme ce fut autrefois le cas pour Anacréon, Simonide et Bacchylide.

Pas plus que Gorgias, Hippias ne doit son succès à Athènes. Deux mentions, l'une de Platon (*Hippias majeur*, 281 a)<sup>20</sup>, l'autre de Xénophon (*Mémoires*, IV, IV, 5)<sup>21</sup>, attestent même la rareté de ses venues dans la cité de Pallas. Son nom reste bien davantage associé au sanctuaire d'Olympie, où le sophiste remporte quelques-uns de ses plus grands succès (Platon, *Hippias mineur*, 364 a). De son propre aveu, il ne viendrait à manquer aucune panégyrie, car ses discours d'apparat le couvrent d'une gloire identique à celle qu'avant lui et au même endroit ont connue Pindare, Bacchylide ou Hérodote.

Le bassin méditerranéen tout entier s'ouvre à lui. Même les plus petites villes lui accordent le droit de cité<sup>22</sup>. Mais nul doute n'est possible : c'est à Élis qu'Hippias demeure fidèle. Ses compatriotes comptent en leur sein un homme capable de briller, sans faillir, dans le sanctuaire d'Olympie, qu'ils ont si durement disputé aux Arcadiens et dont ils fournissent les hellanodices. À ce propos, Philostrate (*Vie des sophistes*, I, XI, 7) souligne à quel point il y « envoûta la Grèce par la variété de ses discours, qu'il ciselaient avec le plus grand art ». Plus que tout autre, Hippias doit représenter sa cité. Lui même s'en fait un honneur (Platon, *Hippias majeur*, 281 a) :

Ἡ γὰρ Ἑλις ὅταν τι δέηται διαπράξασθαι πρὸς τινὰ τῶν πόλεων, αἰεὶ ἐπὶ πρῶτον ἐμὲ ἔρχεται τῶν πολιτῶν αἰρουμένη πρεσβευτήν, ἡγουμένη δικαστήν καὶ ἄγγελον ἰκανώτατον εἶναι τῶν λόγων, οἱ ἂν παρὰ τῶν πόλεων ἐκάστων λέγωνται.

17. Platon, *Ménon*, 70 b. Socrate rappelle à Ménon le succès du sophiste à Larissa : « à son arrivée dans votre cité, il subjuguait les premiers des Aleuades, car ils aimaient la sagesse - ton amant Aristippe est l'un d'entre eux - puis tous les autres Thessaliens ».

18. Xénophon, *Helléniques*, VI, 3.

19. Aristote, *Rhétorique*, III, 14, 1414 b 29 et Philostrate, *Vie de sophistes*, I, 9, 4.

20. « Bel et sage Hippias, voilà bien longtemps que tu es venu nous voir à Athènes ».

21. « Cela faisait longtemps qu'Hippias n'était pas venu à Athènes ».

22. Philostrate, *op. cit.*, I, XI, 5. Platon (*Hippias majeur*, 282 d et *Gorgias* 493 a) raille d'ailleurs le succès qu'il obtient à Inycos, tant ses gains - vingt mines - paraissent démesurés par rapport à la taille de la bourgade.

À chaque fois qu'elle doit mener une négociation avec quelque autre cité, Élis vient à moi en premier, quand, parmi mes concitoyens, elle désigne un ambassadeur, car elle me considère comme le plus capable de juger et de rapporter les propos que tient chaque cité.

Le contexte politique conduit le sophiste à Sparte, plus qu'ailleurs. Les liens entre les deux cités sont anciens. Déjà au sixième siècle les Lacédémoniens sont venus au secours des Éléens pour leur assurer l'hégémonie sur Olympie. En 421, pourtant, Élis se détache de sa protectrice : frustrée d'un territoire par les habitants de Lépréon, elle en appelle à l'arbitrage de Sparte, qui ne tarde pas à lui donner tort. Comme beaucoup d'autres, la cité se tourne alors vers Corinthe (Thucydide, V, 31), avant de faire alliance avec Athènes en compagnie des Argiens et des Mantinéens (*ibid.*, V, 47).

Sans doute Hippias, alors âgé d'une vingtaine d'années, est-il trop jeune pour recevoir la charge d'une ambassade. Mais les occasions de représenter sa cité à Sparte se multiplient par la suite. Il s'agit, confie-t-il à Socrate, « d'affaires de la plus haute importance » (Platon, *Hippias majeur*, 281 a). Seules, ici, les conjectures sont possibles, car aucune source ne cite précisément le rôle du sophiste. Prend-il part au traité qui, en 402, contraint Élis à abandonner ses conquêtes pour entrer dans l'alliance péloponnésienne ? Qu'en est-il des négociations qui, en 399, suivent les campagnes de Sparte contre sa cité ?

Malgré les tensions, Hippias trouve dans les cercles lacédémoniens un auditoire complaisant : il y parle, avec succès, de l'éducation de la jeunesse (Platon, *Hippias majeur*, 286 a). S'arrêtant également sur « la naissance des cités, les colonies et leur histoire » (Philostrate, *Vie des Sophistes*, I, XI, 3), il adapte sa parole aux goûts de Lacédémoniens, qui aspirent alors à l'hégémonie. Sans doute s'agit-il ici d'une allusion aux entreprises d'Agésilas, qui, entre 398 et 360, conduit ses troupes en Asie Mineure, en Grèce centrale et jusqu'en Égypte.

Encore une fois, il n'est rien chez les Anciens qui permette d'en dire davantage. Peu importe finalement. Car les fragments, s'ils ne relatent pas en détail les ambassades d'Hippias à Sparte, permettent, à tout le moins, d'en saisir les motivations dans le contexte politique mouvementé auquel doit faire face Élis. Le plus intéressant demeure sans doute qu'il y trouve l'occasion de briller, en privé, auprès de ceux qui, précisément, mènent le combat contre sa cité.

## • L'appel des grandes familles

Au-dessus des cités, se tissent d'autres liens, ancestraux et immuables quant à eux, qui relèvent des plus grandes familles. Comment ne pas penser ici aux pérégrinations d'Alcibiade après l'affaire de la mutilation des Hermès ? L'Eupatride, chef d'hétairie, se laisse guider par ses réflexes d'aristocrate lors de sa fuite à Sparte, puis de sa retraite définitive en Chersonèse,

après le désastre de Notion (406). Sans doute est-ce au nom de la concorde, qui, par delà les frontières, unit les familles de sang, qu'il demande refuge à Pausanias et qu'il le conseille. La même tradition veut que les grandes familles accueillent sans relâche les artistes et les savants originaires de toute la Grèce<sup>23</sup>.

À Athènes, l'habitude connaît, sans doute, son apogée sous la domination des tyrans : leur politique de prestige les conduit à s'entourer d'artistes, tels Clisthène, qui fait venir de Crète les sculpteurs Dipoinos et Scyllis, Périandre, qui se fait le protecteur d'Arion<sup>24</sup>, ou les Pisistratides, qui attirent à leur cour Anacréon et Simonide. Mais de même que les poètes allaient chantant là où on les invitait, de même les sophistes vont là où des protecteurs les appellent, à Sparte pour Hippias, en Thessalie pour Gorgias, bien plus qu'à Athènes. Quiconque veut trouver une cohérence dans leurs déplacements doit soumettre son analyse à cette règle, celles des grandes familles et des rapports qu'elles entretiennent entre elles, au delà du strict cadre des cités.

Gorgias pourrait être l'auteur d'une nouvelle constitution pour les habitants de Larissa après la chute du régime oligarchique des Aleuades et l'élargissement du droit de cité<sup>25</sup>. C'est pourtant chez les alliés des anciens maîtres thessaliens qu'il a, auparavant, été accueilli à Athènes. Parmi ses hôtes figurent en effet les plus illustres des Alcmonides, au premier rang desquels Critias et Alcibiade, auditeurs du sophiste en même temps que le thessalien Ménon, dont la famille a, dans le passé, prêté secours à Athènes, en envoyant une première fois douze talents et trois cents cavaliers aux Athéniens lors du siège d'Eion en 476, puis en se rangeant à leurs côtés, dès 431, dans leur lutte naissante contre Sparte (Thucydide, II, 22). Les membres de son γένοç sont, en outre, les hôtes héréditaires du Grand Roi et d'Anytos. Ph. Gauthier écrit à ce propos que «les relations d'hospitalité créent des liens qui ne se défont jamais complètement, en dépit du temps. Ces liens font partie de l'héritage que le fils recueille de son père et qu'il transmettra à son tour à ses descendants»<sup>26</sup>.

Les voyages d'Anacréon montrent déjà cette alliance entre les familles thessaliennes et athéniennes. C'est le même itinéraire qu'a emprunté le poète, accueilli en d'autres temps par Critias et Xanthippos, le père de Périclès, et Simonide également, après avoir quitté la probable protection, à Pharsale, d'Échécratidas. On perçoit alors l'intérêt pour Léontinoi d'envoyer Gorgias,

---

23. Homère formalise déjà cette règle sacrée de l'hospitalité par la voix du porcher Eumée (*Odyssée*, XVII, 381-385) : «qui irait inviter un hôte en allant lui-même le chercher, s'il n'était de ceux qui servent le peuple, devin, guérisseur, constructeur de navires ou divin chanteur, qui nous charme de ses chants ? Ce sont ces gens-là qu'on invite parmi les mortels à travers la terre sans limite».

24. Plutarque, *Banquet des Sept Sages*, 160 E-162 B.

25. Aristote, *Politique*, 1275 b.

26. Ph. Gautier, *SYMBOLA, les étrangers et la justice dans les cités grecques*, Nancy, 1972, p. 21.

plus que tout autre, vers Athènes, pour négocier son aide contre les Syracusains<sup>27</sup> : sans jamais y être allé auparavant, il y sera pourtant chez lui.

Parmi les Alcéméonides, encore, Périclès fréquente Anaxagore, Damon<sup>28</sup> et Protagoras<sup>29</sup>, qui donne son célèbre discours *Sur les dieux* chez Euripide ou Mégaclide<sup>30</sup>, autre Alcéméonide, et chez Callias sa version du mythe de Prométhée<sup>31</sup>. Là sont également présents les membres de l'hétairie d'Alcibiade, ainsi Charmide, Adimante et Critias, et certains des compagnons de Teucros et de Léagoras. Rien ne semble donc lier *a priori* le sophiste à un quelconque courant démocratique<sup>32</sup>. Selon Platon (*Protagoras*, 310 e), il n'aurait d'ailleurs honoré Athènes de sa présence qu'à deux reprises, mais il est impossible d'en déterminer précisément les dates<sup>33</sup>. Après son départ, Protagoras trouve encore des appuis en Sicile<sup>34</sup>, terre qu'il tente de rejoindre, d'après la légende, quand il périt dans un naufrage<sup>35</sup>.

Athènes ne représente donc pas une étape particulière pour les sophistes. Ils y mènent les mêmes activités qu'ailleurs, y sont accueillis par les grandes familles et n'y demeurent pas.

Comme les poètes, encore, les sophistes bénéficient d'une hospitalité particulière dans les cités qu'ils visitent. Au milieu du cinquième siècle, la

27. M. F. Baslez (*L'étranger dans la Grèce antique*, Paris, 1984, p. 163) souligne l'importance de ce point pour la réussite d'une ambassade, et, faisant référence à Lysias (*Sur les biens d'Aristophane*, 19), mentionne le cas d'Eunomos : Athènes le choisit pour mener une ambassade auprès de Denys en raison de l'amitié personnelle qu'il entretient avec le tyran.

28. Platon, *Phèdre*, 269 e et *Alcibiade majeur*, 118 c.

29. Plutarque, *Vie de Périclès*, 36.

30. Diogène Laërce, *Vies*, IX, 54.

31. Platon, *Protagoras*, 314 c.

32. Il se pose ici le problème de l'éventuelle participation de Protagoras à la rédaction de la constitution panhellénique et démocratique de Thourioi. Le contexte historique est bien connu grâce aux indications de Diodore de Sicile (XII, 10) : après la destruction de Sybaris par Crotone, les survivants obtiennent le soutien d'Athènes, qui invite tout volontaire parmi les Grecs à venir les rejoindre pour fonder une nouvelle colonie. Diodore, malgré la précision de son récit, ne mentionne jamais le nom de Protagoras parmi les législateurs de Thourioi. Seuls peuvent ici servir de sources le fragment (150 Wehrli = 21 Voss) du *Περὶ νόμων*, attribué à Héraclide du Pont, et une mention de Diogène Laërce (*Vies*, IX, 50), qui manifeste cependant son doute.

33. La scène du *Protagoras* repose sur un anachronisme, puisqu'elle met en scène les deux fils de Périclès, Xanthippe et Paralos, morts tous deux depuis quelques années. Par ailleurs le poète comique Eupolis (DK 80 A 11) parle du sophiste au présent dans une pièce jouée en 422. Ce sont les seules sources qui ont permis à certains commentateurs d'envisager l'établissement d'une chronologie pour les venues de Protagoras à Athènes, ainsi J. S. Morisson, "The Place of Protagoras in Athenian Public Life", CQ, 1941 ; J. A. Davison, "Protagoras, Democritus and Anaxagoras", CQ, 1953, p. 33-45 et K. von Fritz, "Protagoras", *Realencyclopädie de Pauly - Wissowa*, XLV, Stuttgart, 1957, p. 907-921.

34. Platon, *Hippias majeur*, 282 d-e.

35. Hésychios, « Vie de Protagoras », scolie à *La République* de Platon, 600 c (DK 82 A 3).

protection de l'étranger devient une charge publique, attribuée à un citoyen suffisamment fortuné pour l'exercer. Pour autant, le cas des ambassadeurs échappe à ces nouvelles règles : ainsi que l'écrit M. F. Baslez, ils « logent dans des maisons privées, en fonction de leurs relations et de leurs affinités personnelles, comme le déplorent Eschine et Démosthène »<sup>36</sup>. Qu'ils se déplacent pour une mission officielle ou qu'ils soient appelés par quelque puissant, Gorgias, Hippias et Prodicos sont donc accueillis selon les vieilles coutumes qui lient depuis Homère l'aristocrate à l'homme de lettres. Cette *ξενία* archaïque, écrit Ph. Gauthier, demeure, malgré l'apparition de la proxénie, « une institution bien vivante à l'époque classique, et plus tard encore »<sup>37</sup>. Hôtes des grandes familles, les poètes reçoivent les présents réservés aux invités de marque<sup>38</sup>, avant que n'apparaisse l'usage de la monnaie<sup>39</sup> et que Simonide, le premier selon la tradition, n'obtienne de l'argent en échange de ses odes<sup>40</sup>.

Peut-être faut-il chercher les raisons de ce changement dans le développement de certaines mines, comme celles du Laurion, du Pangée, de Siphnos ou de Thrace, qui pourvoient les aristocrates d'une richesse d'un nouveau type. Hérodote (I, 23-24), pourtant, fait remonter cette même coutume à des temps plus anciens, quand il évoque les aventures du Lesbien Arion : hôte de Périandre à Corinthe, le poète gagne la Sicile et l'Italie, où « il fait fortune ». Quant à Pindare, il obtient dix mille drachmes en récompense de son mot fameux faisant d'Athènes le « rempart de la Grèce ». Isocrate (*Sur l'Échange*, 166), qui s'en fait l'écho, ne voit là rien de scandaleux, pas plus qu'Hérodote (III, 131) quand il relate les sommes déraisonnables que dépensent Polycrate, le tyran de Samos, puis Darius pour s'attacher les services du médecin Démocédès.

Il semble donc qu'il ne faille voir dans les pratiques des sophistes à cet endroit rien qui fasse figure de révolution : certes, Protagoras donne contre menue monnaie quelques conseils à qui le lui demande (Platon, *Protagoras*, 328 b) ; mais l'essentiel de sa fortune, comme celle de Gorgias, de Prodicos ou d'Hippias, est le fait des aristocrates qui l'accueillent. Ainsi Socrate voit-il en Callias un homme trop dépensier quand il s'agit de le faire venir à lui (Platon, *Cratyle*, 391 b). Et c'est encore grâce à ses riches protecteurs de Thessalie, parmi les plus influents de l'Amphictyonie, que Gorgias se fait ériger à Delphes une statue en or massif<sup>41</sup>.

36. M. F. Baslez, *op. cit.*, p. 163.

37. Ph. Gauthier, *op. cit.*, p. 21.

38. C. Miralles et J. Pòrtulas, « L'image du poète en Grèce archaïque », in N. Loraux et C. Miralles (éd.), *Figures de l'intellectuel en Grèce ancienne*, Paris, 1998, p. 15-62.

39. C. Morgan, *Athletes and Oracles*, Cambridge, 1990.

40. J. Svenbro, *La Parole et le marbre. Aux origines de la poésie grecque*, Lund, 1976 ; et Aristote, *Rhétorique*, III, 2, 1405 b 23 sq.

41. Pausanias, X, XVIII, 7 ; Cicéron, *De l'orateur*, III, XXXII, 129 ; Pline, *Histoire naturelle*, XXXIII, 83.

L'hypothèse doit donc être formulée que la rémunération des sophistes est un avatar des règles traditionnelles de l'hospitalité. Xénophon (*Mémoires*, I, II, 6 et I, VI, 5) la confirme, faisant dire à Socrate que les sophistes ne se lient qu'avec ceux qui en ont les moyens, au risque de vendre leur esprit et de perdre leur liberté. C'est bien sur ce point qu'ils sont en leur temps attaqués, plus que sur l'importance de leurs honoraires. Cette analyse, développée avec raison par W. C. K Guthrie<sup>42</sup>, est pourtant imparfaite et ne traite le problème que partiellement : elle ne prend en compte que la position des philosophes athéniens.

Une autre réalité, plus terre à terre, se donne à lire dans *Les Nuées* à travers le personnage de Strépsiade, tiraillé par ses dettes. Car le conflit provoque à Athènes la raréfaction de la monnaie, accentuée rapidement par les pillages répétés de l'Attique et par l'arrêt de l'exploitation des mines du Laurion<sup>43</sup>. On en vient même à frapper des pièces en bronze imitant les tétradrachmes, solution certes audacieuse, mais ruineuse pour le peuple<sup>44</sup>, au point qu'Aristophane, dans *l'Assemblée des femmes*, en vient à espérer le bannissement de tout argent au sein de la cité.

## • Les sophistes dans leurs cités

Quelles raisons poussent Élis à choisir en premier Hippias comme ambassadeur, Léontinoi, Gorgias et Céos, Prodicos ? Un premier constat s'impose : quels que soient les succès des trois sophistes à l'étranger, aucun d'eux ne semble renier sa patrie : voilà bien des années que Gorgias est couvert d'honneurs par les Thessaliens quand, en 427, lui revient la tâche d'apitoyer les Athéniens sur le sort de sa cité, menacée par les Syracusains. Une telle attitude met à mal l'idée que les sophistes s'affranchissent de toute responsabilité civique. Il semble, à cet égard, qu'on ait souvent commenté abusivement le passage du *Sur l'Échange* (156), où Isocrate écrit à propos de Gorgias qu'il « ne se fixa dans aucune cité, ni ne participa aux dépenses publiques pas plus qu'il fut contraint à payer des impôts ».

Isocrate concentre son développement sur la seule situation financière des sophistes ; il précise d'ailleurs qu'à l'exception de Gorgias, rares sont ceux qui ont pu justifier une grande fortune. Sa démonstration ne met pas en cause leur place dans leur cité d'origine. Il faut donc relativiser l'opinion, généralement répandue, selon laquelle Gorgias n'a d'autre intérêt que l'argent, au point d'en oublier toute vertu civique. Certes, on peut considérer qu'il y a chez lui quelque arrogance à se faire dresser une statue en or massif à Delphes (Cicéron, *De l'orateur*, III, XXXII, 129) ou à revêtir la pourpre (Élien, *Histoires variées*, XII, 32), ostentation qu'il partage avec Hip-

42. W. C. K. Guthrie, *op. cit.*, p. 47.

43. O. Picard, *Guerres et économie dans l'alliance athénienne (490-322 av. J.-C.)*, Paris, 2000, p. 119 et « Monnaies et guerre en Grèce classique », *Pallas*, Toulouse, 1999, p. 211-213.

44. Aristophane, *Grenouilles*, 720 sq.

pias, signe d'une insolente richesse<sup>45</sup> et d'une supériorité qui ferait de lui l'égal d'un roi. Mais n'est-ce pas là un orgueil assumé avant lui par Héraclite<sup>46</sup> et par Empédocle<sup>47</sup>, qui avait la réputation de se promener avec la plus grande majesté, tout en disant que d'homme il deviendrait dieu<sup>48</sup> ?

Leur don de parole pourvoit les sophistes, comme les poètes avant eux, d'une place particulière au sein de la cité; peut-être à l'écart, mais dans une position d'autorité. Ils la revendiquent même, et assument l'héritage de ces voyageurs d'autrefois, «devins ou guérisseurs» (μάντις ἢ ἰατῆρες), que chantait Homère (*Iliade*, XVII, 383). Selon Gorgias, en effet, ses discours «droguent l'âme et l'ensorcellent»<sup>49</sup>. Car les pouvoirs du sophiste confinent tout autant à la magie, qu'à la médecine ou la mantique (*Éloge d'Hélène*, 14. DK 88 B 11). Ailleurs il se prétend sorcier, associant en un même art plaisir, persuasion trompeuse et magie.

On prête déjà à Pythagore le pouvoir de guérison par les seuls rythmes et chants de ses incantations. Et d'Empédocle, on raconte qu'il aurait eu, par ses filtres, le pouvoir d'éviter la vieillesse et les maladies, de maîtriser les éléments, de rappeler les morts des Enfers (Diogène Laërce, VIII, 59). En somme, Gorgias et ses prédécesseurs ne le cèdent en rien au devin Mélampous, qu'Hérodote (II, 49) pourvoit, lui aussi, du nom de sophiste : ils bénéficient de ce même rapport privilégié avec les dieux qui, entre autres exemples, permet à Archiloque d'interpréter l'oracle prescrivant à Télésiclès d'installer une colonie à Thasos<sup>50</sup>, à la tradition d'associer le poète Eumolpe aux mystères d'Éleusis, et de faire d'Euphémios un Argonaute doué de vertus divinatoires<sup>51</sup>.

De tout temps, les cités évoquent avec respect cette sagesse d'essence divine dont les poètes les font bénéficier. Il en va de même pour les sophistes : Isocrate (*Sur l'Échange*, 220) remarque qu'ils ne peuvent recevoir meilleure récompense que l'estime de leurs concitoyens. Malgré leurs longues absences, les sophistes sont, dans leurs cités, des hommes d'influence : l'étendue de leur renommée garantit la réussite de leurs ambassades et leur richesse est un atout de poids dans des négociations qui peuvent durer de longs mois et se révéler coûteuses.

45. Hérodote (I, 152) note qu'au temps de Cyrus l'ambassadeur des Phocéens à Sparte, Pythermos, se drapa d'une toge de pourpre pour impressionner les Lacédémoniens et les attirer en foule à l'assemblée.

46. Strabon, *Géographie*, XIV, 3.

47. Isocrate, *Sur l'Échange*, 268.

48. Philostrate, *Vie d'Apollonius de Tyane*, VIII, 7; Diogène Laërce, VIII, 73.

49. Voir Platon, *Gorgias*, 456 b, où le sophiste associe à la Peithô rhétorique - qu'elle soit néfaste ou bénéfique - un pouvoir similaire aux drogues des médecins. Un fragment d'Eupolis confirme l'association des deux activités à propos de Protagoras.

50. Cénomaos de Gadara, cité par Eusèbe, *Préparation évangélique*, VI, 7, 8. Voir sur ce point G. Tarditi, «La nuova epigrafe archilochea e la tradizione biografica del poeta», *Parola del Passato*, XLVII, 1956, p. 121 sq.

51. C. Miralles et J. Pòrtulas, *op. cit.*, p. 28.

Ainsi Hippias tient-il à Élis un rôle politique de premier plan. Les liens qu'il tisse avec les familles spartiates le conduisent sans doute à leur demander de l'aide en 366, quand sa cité, divisée par des querelles politiques, est menacée une nouvelle fois par les Arcadiens. C'est du moins ce que permet de supposer un passage des *Helléniques*, où Xénophon mentionne son nom.

Mais l'historien le compte dans les rangs du parti oligarchique<sup>52</sup>. Sans doute est-ce la raison pour laquelle cet extrait a toujours été écarté par les commentateurs : Hippias, plus que tout autre sophiste, doit être démocrate. Telle est, du moins, la conclusion à laquelle aboutit M. Untersteiner, quand il lui attribue l'opinion que les lois de la cité doivent correspondre avec celles, supérieures, de la nature<sup>53</sup>. Mais en quoi s'agit-il, ici, d'une position spécifiquement démocratique ?

Certes, Périclès donne, dans l'œuvre de Thucydide, une définition assez proche du régime athénien ; mais les deux valeurs sont également revendiquées par Critias, quand il écrit dans son *Sisyphé* (DK 88 B 25) qu'aux lois des cités les anciens législateurs ont ajouté, invention astucieuse, la crainte des dieux pour que « les méchants connaissent l'effroi, même si c'est en cachette qu'ils commettent, disent ou pensent leurs méfaits ». M. Untersteiner fonde toute son analyse sur l'étude de l'*Anonyme de Jamblique*, dont il convient, selon lui, d'attribuer la paternité à Hippias<sup>54</sup>. Mais sa position reste isolée. D'ailleurs, E. Dupréel, à propos du dialogue que Xénophon relate entre Socrate et Hippias (Xénophon, *Mémorables*, IV, 2), note que les deux interlocuteurs conviennent de la supériorité de Sparte sur les autres cités grecques à cause, précisément, de la soumission aux lois de tous ses citoyens.

N'est-ce pas là, encore, ce que réclame Critias, à qui personne, pourtant, n'irait prêter des sentiments démocratiques ? Pour quelle raison en irait-il autrement pour Hippias, si l'on veut bien se défaire d'une analyse essentiellement centrée sur une problématique athénienne ?

Mais qu'Hippias soit tenant de la démocratie ou de l'oligarchie, ne constitue pas ici la question centrale. Peu importe, encore une fois. Il nous faut nous contenter de la pauvreté de nos sources. Cependant, la mention de Xénophon revêt une importance d'autant plus grande qu'Hippias répond toujours avec empressement aux sollicitations d'Élis. Elle montre à quel point le sophiste ne délaisse pas sa cité ; plus encore, qu'il y bénéficie d'une

52. Xénophon, *Helléniques*, VII, 4, 15 : « le parti de Charopos, de Thrasonidas et d'Argeios poussait la cité vers la démocratie ; celui d'Eualcas, d'Hippias et de Stratolas vers l'oligarchie ».

53. M. Untersteiner, *Les Sophistes*, trad. fr. A. Tordesillas, Paris, 1993, p. 131 : « la vie sociale doit donc être régie par la justice, qui est "volonté de la nature" avec laquelle les lois non écrites ne font qu'un, et non pas le plus avantageux pour la société humaine, comme le voulait Protagoras. Hippias est donc bien un démocrate convaincu ».

54. M. Untersteiner, « Un nuovo frammento dell' *Anonymus Iamblichi*. Identificazione dell' Anonimo con Ippia », *Rendiconti dell' Istituto Lombardo di Scienze e Lettere*, LXXVII, 1943-1944, p. 442-458.

place privilégiée; qu'en somme Élis fournit bien un cadre « adapté au développement de [son] talent ». J. de Romilly, W. C. K. Guthrie et G. B. Kerferd se trompent sur ce point essentiel des pratiques des sophistes.

Concernant Gorgias enfin, l'hypothèse peut être émise que son éloignement de Léontinoi soit, pour une part, la conséquence de son engagement politique au sein même de sa cité. Son ambassade à Athènes, en 427, le range sans conteste parmi les démocrates léontiniens. Aux dires de Thucydide (V, 4), les tenants, parmi ses concitoyens, du parti populaire décident, cinq années plus tard, d'opérer un partage des terres, pour faire face à l'accroissement du nombre de citoyens. Mais les plus riches réagissent et, avec l'aide des Syracusains, chassent les démocrates de la ville; les autres obtiennent auprès de Syracuse le droit de cité. L'expédition athénienne de 415 poursuit alors le but « de prêter assistance aux Égestains contre Sélinonte, et de rétablir les Léontiniens dans leurs cités » (Thucydide, VI, 8) en cas d'heureuse fortune. Ce second engagement des Athéniens pour Léontinoi résulte de la présence à Athènes de certains de ses exilés, qui, avant l'expédition, montent à la tribune pour y plaider leur cause (Thucydide, VI, 19).

Entre 422 et 415, sans doute après également, la présence de Gorgias est impossible à Léontinoi, encore moins à Syracuse. Il semble, alors, que ses voyages ne soient pas seulement liés à l'appel de protecteurs. En réalité ils en font, pour une période significative de sa vie, un exilé.



Gorgias et Hippias mènent donc pour l'essentiel "leur carrière de sophistes" loin d'Athènes, l'un en Thessalie, l'autre à Sparte. Leurs voyages répondent à trois motivations : ambassades, appel de grandes familles et participation aux panégyries. L'étude de leurs déplacements met en lumière que certaines de leurs pratiques sociales sont ancrées dans une tradition aristocratique perpétuée avant eux par les poètes. Il paraît donc risqué de parler, comme d'aucuns, de "révolution sophistique". En emprisonnant les sophistes dans l'univers athénien, la critique a exclu des sources, pourtant fiables, qui permettent de changer de point de vue et de considérer la sophistique comme un mouvement panhellénique.

Il était pratique d'en faire, en quelque sorte, des hommes volontairement sans attaches civiques, pour mieux renforcer la duplicité de leurs discours; cette position ne tient pas face à une approche moins athénocentriste.

Yannick SCOLAN

*Professeur agrégé de lettres classiques*

